«J'ÉCOUTE LES GENS RACONTER LEUR VIE»

ORIGINAL Devenir recueilleur d'histoires de vie certifié, étrange? Il existe pourtant une formation continue unique en Suisse dispensée par l'Université de Fribourg.

Yvain Geneyay

«Je rencontre des personnes de 50 ans et plus qui ont le VIH.» Christel Rapo, 27 ans, est recueilleuse d'histoires de vie. Pour ce faire, elle a suivi une formation continue certifiée, unique en Suisse, dispensée par l'Université de Fribourg. Si elle utilise ses compétences pour son doctorat en psychologie à Lausanne, d'autres le font pour le plaisir de la rencontre ou dans l'idée de publier un livre.

«Recueillir l'histoire de quelqu'un ne consiste pas seulement à l'écouter et prendre des notes, c'est un investissement, explique Christel Rapo. On doit s'impliquer dans la relation, souvent raconter notre propre histoire. Et quand on rencontre des gens en souffrance par exemple, on est touché émotionnellement, ce qu'il faut apprendre à gérer.» D'où la nécessité d'une formation encadrée.

Relation de confiance

«Pour recueillir un récit, il faut d'abord être capable de mettre des mots sur sa propre histoire, parce que se raconter n'est pas si simple», explique Catherine Schmutz, docteure en Science de l'éducation, à l'origine de cette formation. «Une fois que l'on comprend les mécanismes – pourquoi on insiste sur tel événement ou oublie certains détails – alors seulement on peut recueillir le récit d'autrui.»

Le plus souvent, les gens demandent à pouvoir raconter leur vie. «Notamment dans les EMS, les personnes âgées ayant souvent besoin d'être reconnues ou de donner un sens à leur vie, ajoute Catherine Schmutz. Il arrive aussi qu'on nous dise d'aller chez telle personne car son histoire est incroyable.»

Christel Rapo a quant à elle mis des annonces et rencontré trois des sept personnes qu'elle recherche. Son but: savoir comment elles se perçoivent par la façon dont elles parlent d'elles et de leur vie. «Tout commence par une première rencontre informelle, juste pour discuter, note-t-elle. C'est important pour que s'établisse une relation de confiance, surtout lorsque les histoires qui vont être racontées ne l'ont jamais été avant.»

> **«Il faut faire attention à ne pas dénaturer l'histoire»**
> **Christel Rapo,** doctorante à l'Université de Lausanne

Suivent des entretiens d'une heure trente qu'elle enregistre, essentiel pour se consacrer pleinement à l'écoute. «Certains pourraient parler plus longtemps, mais c'est déjà si fatigant que je ne peux pas faire plus, relève-t-elle. Sans compter que j'ai beaucoup de mal à m'en remettre parce que cela révèle aussi des choses sur moi.» La doctorante tient un journal de bord pour extérioriser ses observations et ce qui la touche.

La formation attire du monde

Enfin, il faut mettre sur papier ces histoires dans un langage écrit, et non parlé. Ce que Christel ne fera pas, car elle ne publiera pas les histoires telles quelles: «Mais c'est ardu car il faut faire attention à ne pas dénaturer l'histoire, à garder les mots utilisés qui ont souvent un sens bien précis.» Un travail fastidieux, mais qui passionne de plus en plus: la formation a tant de succès que le cours débutant cet automne a dû être dédoublé!

● ANNE HEMMER
anne.hemmer@lematin.ch

Deux des récits de vie publiés

«JE HAIS LE NOM DE MON PÈRE»

C'est l'histoire d'un orphelin, élevé à Fribourg vers le milieu du XXe siècle. Ce récit dévoile une époque où naître enfant illégitime était synonyme de violence. C'est l'histoire d'un homme qui a su se (re)construire dans la dignité, l'amour de la vie et de son métier de vitrier-verrier. Par Isabelle Eichenberger-Bourgknecht et Jean-Jacques Béguin, aux Editions La Sarine.

«HUBERT AUDRIAZ, L'ENFANT LIBRE»

Ou la vie d'un griot devenu artiste. Des mots, des images et des sons patiemment recueillis, jaillit une légende qui serpente le long des ruelles de la basse ville de Fribourg. Un portrait tendre et amusé d'un homme à la chevelure de Merlin, au nez de sorcier et à l'expérience d'un druide. Par Tatjana Erard et Christine Gonzalez, aux Editions de l'Hèbe.